

Phénissa.

Assis au sommet de la tour médiévale à-demi réduite à l'état de ruines qui domine Phénissa, mon regard plonge dans l'entrecroisement des rues qui la constitue aujourd'hui. C'est drôle, le destin des villes : autrefois, Phénissa était une bourgade somme toute assez florissante, dominée par un fier château, dont le seigneur régnait sur toute la région. Aujourd'hui, après des siècles de marasme durant lesquels les plantes sauvages de toutes espèces ont petit à petit eu raison des massives pierres de taille de la forteresse, qui a perdu de sa superbe en même temps que la région perdait son attrait, la ville a su renaître, profitant d'un engouement renouvelé pour le commerce maritime : car du haut de la tour Ouest, il me suffit de porter mon regard au-delà de la ville pour voir l'étendue sans fin d'une mer somme toute assez clémente, source pour la ville de revenus non négligeables...

C'est à ce moment-là donc, au moment de la renaissance du commerce maritime, que la ville que j'observe aujourd'hui a poussé, comme ces herbes folles qui ont envahi le vieux château, un peu dans tous les sens : il semblerait que les Phénissiens aient de meilleures dispositions pour les chantiers navals qu'ils n'en ont pour l'urbanisme... Il en est sorti une espèce de labyrinthe irrationnel, avec des rues à la largeur et aux circonvolutions variables (d'autant qu'ici, on aime empiéter un peu, et encore un peu plus, sur le domaine public de la ville : ses rues...), des immeubles tous modernes, à l'intérieur desquels on ne sait jamais vraiment ce qui se passe, pas plus, au demeurant, que dans les rues, la plupart du temps désertes, de la ville.

Car le centre de vie de Phénissa n'a rien à voir avec son centre géographique ou géométrique : il se situe même à la limite extrême de la ville, du côté où celle-ci ne pourra plus s'étendre, au bord de la mer. C'est vers le port que convergent tous les habitants, chaque jour. Et curieusement, la ville ainsi faite semble tourner délibérément le dos au vieux château qui me sert d'observatoire : est-ce pour oublier que même les plus belles périodes de prospérité s'achèvent un jour ? Pour ne pas penser à ce qui n'est rien d'autre que la mort elle-même ? La mer à Phénissa, c'est l'espoir peut-être d'un ailleurs, un horizon insondable qui happe chacun des habitants, une ligne de fuite, une promesse qu'ils ne réalisent jamais, car ils reviennent toujours, du moins quand la mer leur permet de revenir...

Les habitants de Phénissa connaissent bien les hasards de l'aventure maritime, au point que plus personne ou presque ne prête attention à l'absence d'un bateau : les proches de l'équipage et c'est bien tout ; les hommes, au fond, sont seuls face à la force de la mer, à Phénissa. Les témoignages que j'ai recueillis sont à peu près tous les mêmes : l'attrait de la mer, malgré ses dangers, l'expérience de la perte, pour tous un jour ou l'autre. Toujours le même vécu, pour les trois générations qui cohabitent ici : les anciens, qui sont les pionniers, ceux qui sont venus s'installer les premiers sur ce site, leurs enfants, qui aujourd'hui font vivre la ville, et leurs petits-enfants, qui apprennent les lois de la mer. Ces Phénissiens que j'ai rencontrés m'ont raconté leur vie, la vie de leur ville, mais jamais leur histoire... Un sage aurait pu dire : « Une plante sans racine s'envole au moindre coup de vent ». Les Phénissiens ne sont pas sages.